

LES GRANDS DÉFIS

Claude FABRIZIO

VUE PANORAMIQUE DE L'ISTHME DE SUEZ ET TRACÉ DIRECT DU CANAL DES DEUX MERS,
D'APRÈS L'AVANT-PROJET DE MM. LIXANT-BEY ET MOUGEL-BEY, INGÉNIEURS DE S. A. MOHAMMED-SAÏD, VICE-ROI D'ÉGYPTE.



Isthme de Suez et tracé
du canal d'après l'avant-projet
des ingénieurs égyptiens.

Folie de Caligula

Dans sa « Vie des Douze Césars », Suétone rapporte, comme un trait particulièrement frappant de la folie de Caligula, l'édification dans la baie de Naples d'un pont de bateaux d'une longueur de 3 600 pas, recouvert de terre et de dalles, qui « donnait à l'ensemble l'aspect de la voie Appienne » (1), et sur lequel circulaient chevaux, chars, troupes et

voitures. Là où Suétone, cédant à ce pathologisme maniaque qui fait toute sa lecture de l'histoire, discerne les signes d'une démente indissolublement liée à l'absolu du pouvoir impérial, il est permis de voir, au contraire, un témoignage entre mille de la permanence de l'esprit bâtisseur des Romains, avec ce goût de l'exploit, de la démesure, du risque assumé par esprit de jeu, qui, très souvent, les caractérise. Que signifie, en effet, ce pont jeté sur la mer, par une décision instantanée qui est aussi un défi à la nature même des choses ? Certes, c'est en premier lieu la manifestation de la toute puissance de l'empereur, à

(1) « Vie des 12 Césars » Livre IV Chap. 19.

laquelle il n'est pas jusqu'à la mer qui ne doive céder la place. C'est aussi le profond pragmatisme romain qui, par politique, par esprit de commerce, investit tout l'espace du monde connu d'un réseau routier qui restera inégalé jusqu'à l'époque moderne. Mais surtout, c'est le désir de reculer les barrières de l'impossible, par des moyens dont le choix ressortit moins à des critères d'efficacité technique ou économique qu'à une sorte d'esthétique — ou d'éthique — de la puissance, où finalement c'est la volonté de mettre sur le monde la marque de l'esprit qui l'emporte sur toute autre considération.

Ce mélange de la hardiesse rigoureusement calculée et du défi prométhéen, on pourrait en retrouver la trace dans les cycles légendaires de presque toutes les grandes civilisations, comme dans

le récit, plus ou moins enjolivé selon les pays et les époques, des temps forts d'une histoire interrogée jusque dans ses origines. L'importance, à la fois littéraire et symbolique qu'ont pu y attacher toutes les sociétés, se marque dans ces catalogues de hauts faits, de constructions prodigieuses, dus, selon les cas, à l'énergie surhumaine des héros, à la science des architectes, ou au sacrifice de peuples entiers. Pour s'en tenir à l'antiquité gréco-romaine, les Douze Travaux d'Hercule, les Sept Merveilles du Monde portent ce double caractère de réalité et de mythe, de fonctionnalisme et de gratuité qui se retrouve tout au long des siècles dans ce qui, au temps de la première révolution industrielle, s'appellera « grands travaux » — cela même qu'on nomme aujourd'hui « grands aménagements ».

Machu-Pichu (Pérou).
La dernière résidence de l'Inca.
Equilibre idéal entre l'œuvre
de l'homme et celle de la nature.



Les murailles de Chine

C'est toujours au départ pour protéger les activités humaines ou en faciliter l'exercice qu'ont été lancés les grands défis à la nature. Si Hercule détourne les eaux du fleuve Alphée et les fait passer dans les écuries d'Augias, c'est parce que leur fumier empestait tout le nord du Péloponnèse. De même le phare de 112 m de hauteur — 7^e Merveille du Monde — que Ptolémée-Philadelphie fait élever à l'entrée du port d'Alexandrie est destiné avant tout à faciliter la navigation nocturne sur le delta du Nil, l'un des points les plus fréquentés de la Méditerranée Orientale à l'époque. Quant à la Grande Muraille de Chine (3^e siècle av. J.-C.), assurément la réalisation humaine la plus gigantesque jusqu'au XX^e siècle — 3 600 km d'ouvrages d'art à travers plaines et montagnes, entre le Golfe de Petchili et le Sinkiang — son constructeur Houang-Ti, premier empereur de la dynastie des Ts'in, la fit édifier pour rejeter définitivement à l'extérieur de l'Empire les hordes de Huns qui, partant des steppes et des déserts de l'Asie Centrale, s'abattaient depuis dix siècles sur les riches plaines à loess du Houang-Ho. Et de fait, la Muraille tiendra son rôle jusqu'à l'invasion massive de Gengis-Khan au XIII^e siècle. Même la Tour de Babel, exemple par définition de la vanité de l'effort humain, selon la symbolique de la Genèse, était destinée, au départ, si l'on suit du moins l'interprétation de Flavius Josèphe, à protéger les habitants de Babylone contre un retour du Déluge.

C'est assez dire que, pour la légende comme pour l'histoire, il s'agit toujours de maintenir ou de restaurer les conditions indispensables à la vie des hommes. On retrouve ici la relation dialectique, chère à Toynbee, selon laquelle l'effort humain proportionne ses réponses à l'intensité des défis du milieu naturel ou des autres groupes d'hommes. C'est, en effet, la prégnance et l'apparente incommensurabilité de ces défis qui constituent l'incitation la plus efficace à l'innovation et donc le meilleur instrument du progrès technique, social et culturel.

400 000 morts

Il y a, en effet, dans les grands travaux du passé, pour la muraille de Chine comme pour la Grande Pyramide de Chéops, une concentration exceptionnelle des moyens en hommes, en appareillage technique, par quoi toute une société se rassemble dans la réalisation d'un grand œuvre où, sollicitée par des difficultés presque insurmontables, elle s'exprime et se dépasse à la fois dans un effort littéralement extraordinaire. Mais il ne faut pas oublier que les insuffisances de la technologie sont palliées dans l'ancienne Chine, à Rome, en Egypte ou à Sumer, par un surcroît de fourmis humaines, d'autant plus faciles à faire surgir que l'esclavage y fournissait sans cesse une main-d'œuvre à vil prix, c'est-à-dire au prix de leur sang et de leur vie, jugés sans valeur. Et ce sont des chiffres dont l'énormité encore aujourd'hui fait rêver : 1 500 ouvriers à 10 heures par jour durant 5 ans, fabriquant 2 500 000 briques pour la ziggurat d'Uruk, construite au début du deuxième millénaire avant le Christ ; 53 000 m² de base, 150 m de hauteur, 70 ans de travaux, pour la Pyramide de Gizeh... Quant à la technique, la puissance des moyens de levage, entre autres, est peut-être moins admirable à Baalbek, où pourtant l'énormité des charges déplacées reste une énigme, que dans toutes les grandes constructions égyptiennes où l'ingéniosité des architectes et des chefs de travaux va jusqu'à se faire un allié des sables du désert.

Ainsi, la démesure des chiffres traduit-elle non seulement l'achèvement des techniques, mais aussi la puissance des Etats, et, tragiquement, leur caractère tyrannique : les 400 000 Chinois morts à la tâche pour la Grande Muraille sont moins des outils jetés au rebut après usage que les prémices d'un immense holocauste que l'Empire du Milieu dédie à sa propre image. C'est de la même façon qu'il faudrait interpréter l'édification, en un temps record, de villes romaines comme Timgad ou Palmyre, là où tout paraît contraire au développement de la vie, ou encore les proportions démesurées de beaucoup des grandes réalisations du passé et leur

caractère de prouesses techniques gratuites. Il n'est pas indifférent de savoir que la Grande Muraille pourrait être vue à l'œil nu de la Lune ou que les tracés routiers Incas aboutissant à Machu-Pichu dessinaient sur des kilomètres la figure sacrée d'un Condor, dont le contour géant n'apparaîtra qu'aux aviateurs du XX^e siècle. Par-delà la nécessité, ce qu'il faut voir ici, c'est une signature qui veut l'immensité pour prendre sa signification véritable : le chiffre de l'emprise humaine sur le milieu et de sa capacité à le modifier dans sa forme et jusque dans sa nature. Le jeune sculpteur américain qui modèle un énorme et éphémère relief dans les hautes herbes de la Grande Prairie répond au même désir secret de modifier la réalité physique du monde qu'Alexandre le Grand commandant à Zeuxippe de sculpter son visage sur toute la face sud du Mont Athos.

Mais ici, curieusement, le rapport que l'homme noue avec la nature vise aussi bien à la transformer en profondeur, qu'à l'imiter par analogie et si l'on peut dire, à la battre sur son propre terrain. Les grands bouddhas de Bاميان, les énormes visages des Présidents américains sur les falaises du Mont Rushmore, qu'est-ce d'autre que la montagne devenue elle-même sculpture, travail de l'homme, produit fini, dont à la limite les dimensions pourraient se confondre avec celles de la terre entière ? A l'inverse, ne pourrait-on pas voir dans les autres figures géantes de Cakya-muni, couchées dans la jungle de Ceylan à Polonorouva, ou dressées à Nara devant les eaux de la Mer du Japon, d'autres falaises d'un genre particulier, des pièces rapportées à un paysage qui les admet cependant, par un agencement, incroyablement subtil, de l'artifice dans le site. Mais il y a plus étonnant encore : c'est une montagne, de rochers mis en tas tout simplement, qu'Antiochus II, roi de Commagène, fit édifier sur le sommet, naturel celui-là, du Nemrut-Dagi, pour signifier à la face du ciel et des hommes, qu'il avait été ce monarque puissant au point de vouloir reprendre à son compte la création du monde.

Pour quels Prométhées ?

Sans doute fera-t-on observer ici que, s'agissant presque toujours d'œuvres appartenant au passé le plus reculé de l'humanité et à des civilisations en majorité étrangères au développement du mode de penser et d'agir de ce qui sera un jour l'Europe, on se trouve dans presque tous les cas confronté à des exemples où la gratuité du défi l'emporte de beaucoup sur la volonté d'aménager le monde pour l'homme à proprement parler. Certes, on ne peut nier que, depuis le début du XIX^e siècle, les grandes réalisations qui susciteront l'enthousiasme et la convoitise de la société industrielle furent dues bien plutôt à l'ambition politique ou économique qu'à la volonté de marquer symboliquement la réalité de l'empreinte ineffaçable de la puissance humaine. Le canal de Suez ou celui de Panama, le chemin de fer trans-américain, l'assè-

chement du Zuiderzee, le canal du Volga-Don, le percement du Mont-Blanc répondent évidemment à des nécessités avant tout fonctionnelles : raccourcir les distances entre l'Europe et le reste du monde, accroître les échanges commerciaux, intellectuels, politiques, gagner sur la mer un espace trop rare, modifier l'équilibre des climats ou des grandes forces naturelles. Mais il reste que, encore et toujours, l'humanité a besoin de se prouver — et de prouver à ce qui dans l'univers n'est pas elle — sa propre grandeur et sa capacité indéfinie à transgresser ses propres limites. C'est ainsi que de façon à la fois naïve et touchante, la France industrielle se bâtit, avec la Tour Eiffel, une statue colossale du progrès, que les Etats-Unis édifient peu à peu dans la baie de New York le plus gigantesque paysage urbain du monde et, en même temps, le théâtre où se met en scène la puissance de la société américaine. Enfin, il est une

autre entreprise qui marque de façon plus glorieusement inutile encore l'immensité du défi humain à la nature : la conquête de l'espace, cet aménagement aux dimensions proprement infinies.

Le système solaire investi par l'homme, ce sera certes bien plus que ne le furent jamais les voies romaines, tous les chemins du monde ouverts à son activité et à sa grandeur, mais aussi, par-delà toutes les œuvres d'art passées et à venir, le « mobile » insurpassable puisqu'il aura la mesure à jamais non mesurable de l'univers.

C. F.

Tête du grand bouddha couché, taillée à même la falaise (Ceylan).

